Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 20

Artikel: L'accent vaudois
Autor: Lisette
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223261

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ACCENT VAUDOIS.

(Sur un air connu).

Qu'on soit de Pompaples ou d'Oron,
D'Yverdon ou de Treycovagnes,
Qu'on soit paysan, vigneron,
De la ville ou de la campagne,
On nous reconnaît entre cent,
Ça fait notre valeur civique,
De notre coin, on a l'accent :
C'est notre marque de fabrique.
Comme on cultive son patois,
Nous cultivons l'accent vaudois.

Dans les autres cantons romands,
A Neuchâtel ou à Genève,
On croit parler correctement
Et ce faux orgueil nous soulève.
Ils fourrent des y ou des qué
Dans la plus petite des phrases,
Ils ont de beaux mots compliqués
Qu'ils ont appris dans les gymnases.
Nous préférons notre patois
Et notre bon accent vaudois.

Lorsqu'on s'en va loin du canton
Avec un cœur de naufragée,
Pour bien apprendre le teuton
Et manger la vache enragée,
On a beau prendre de l'escient,
On soupire après sa commune,
Après ceux qui ont notre accent !
On n'est pas Vaudois pour des prunes.
On a, bien loin de notre toit,
L'ennui du bon accent vaudois.

Lisette.

SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL 12

Les mois s'étaient écoulés assez promptement pour nous. Des combats partiels et continus avaient habitué nos hommes au feu, et nous nous attendions d'un moment à l'autre à une action décisive. Le bivouac, avec ses privations, nous convenait peu. Il y avait souvent des dissensions, amenées par nos luttes continuelles d'avant-garde. Un jour, étant à la chasse, je m'étais avancé imprudemment du côté des Russes ; un lièvre passe à portée : je lui envoie un coup de fusil. Cet incident mit la grand'garde et une partie de notre régiment sous les armes. Je fus vertement réprimandé pour avoir enfreint la consigne, et, à la suite de cette circonstance, j'eus le malheur d'avoir une altercation très vive avec le capitaine des grenadiers, Muller, qui ne m'avait jamais semblé à la hauteur de sa position, et dont le courage et le sang-froid étaient à mes yeux assez problématiques. De propos en propos, il fallut en venir à un duel. Le capitaine Muller était un colosse d'une force herculéenne. Une fois sur le terrain, nous dégaînâmes, et je m'aperçus, dès les premières passes, qu'il m'était impossible de l'atteindre. L'avantage de sa taille lui permit de me frapper à deux reprises au bras droit ; mais, très mal exercé au maniement du sabre, ses coups portaient à plat ; de manière que j'en fus quitte pour de faibles contusions, qui engagèrent nos témoins à mettre fin au combat.

Je n'aurai point parlé de ce duel, si cet incident n'avait pas eu une grande portée dans l'existence du capitaine Muller et dans la mienne. J'expliquerai comment.

Le mouvement des Russes était tel que nous nous attendions d'un moment à l'autre à une attaque générale sur toute la ligne.

Le 17 octobre 1812, l'ennemi s'était avancé vers nos positions, et, de tous côtés, le feu avait commencé avec plus ou moins de violence. Les cosaques se montraient partout. Je me souviens qu'à propos de cosaques j'eus un mauvais moment à passer. Comme capitaine-aide-major, j'avais un cheval à ma disposition. Le 17 octobre, je l'avais laissé près des tambours, lorsque celui qui devait le tenir, le laissa échapper. Aussitôt libre, il courut à fond de train du côté des Russes. Grande fut ma perplexité ! Nous allions livrer bataille, et j'avais besoin de ma monture, aussi je me mis à la piste de mon déserteur. Je l'atteignis, me mis en selle ; mais, à peine avais-je fait cinquante pas, que je vis sortir de derrière les talus et les fossés un certain nombre de cosaques, qui, la lance au poing, se mirent à me courir sus en poussant des cris formidables. Je voyais le moment où j'allais être atteint. Heureusement que, comme chasseur, je connaissais la contrée. Les circuits et les passages des canaux me furent tellement utiles, qu'au bout de quelques minutes je me trouvais hors de leur portée, fort heureux de rejoindre mon régiment. Plusieurs officiers et soldats, qui m'avaient vu à l'œuvre, vinrent me féliciter, tout en riant de ma mésaventure.

Nous avions passé la plus grande partie de la nuit sous les armes, lorsque, le 18 octobre 1812, au matin, le bruit du canon se fit entendre. Notre régiment fut mis en ordre de bataille, près de la Polotska. Les Russes s'avançaient de tous les côtés à la fois et nous en vînmes en mains. Dès le commencement de l'action, je me trouvais au centre, lorsque mon cheval fut atteint d'un boulet de canon en plein poitrail. L'officier qui était derrière moi eut aussi son cheval tué par le même boulet. Je me souviens que ma monture servit de jalon pour l'alignement, et que je fus un peu contrarié de ce début. Mon service était autrement pénible à pied.

L'affaire fut chaude dès les premières heures de la matinée. Le feu de l'infanterie et de l'artillerie russe portait la mort dans nos rangs. Notre colonel comprit que l'attaque à la baïonnette était le moyen le plus prompt et le plus énergique pour reprendre l'avantage. Il ordonna de battre la charge. J'étais à la tête de l'un de nos bataillons ; nous marchions droit à l'ennemi avec une impétuosité telle que nous reprîmes sur lui tout l'avantage qu'il paraissait avoir eu quelques instants auparavant.

Les Russes ne soutenaient point alors une charge à la baïonnette. Ils avaient l'air surpris et décontenancés de ces combats corps à corps, où l'adresse et la force corporelles jouent le premier rôle. Refoulés à plusieurs centaines de pas en arrière, nous nous étions mis de nouveau en ordre de bataille, lorsque je m'aperçus que le porte-drapeau avait été blessé et chancelait sous le poids de notre aigle. Je m'en emparai, et cherchai mon frère pour la lui remettre, car je le savais homme à faire son devoir ; mais quel fut mon étonnement, quand je vis arriver à moi le capitaine Muller, avec lequel j'avais eu ce duel quelques jours auparavant : « Donnez, capitaine, donnez ! me dit-il, je vous prouverai que je ne suis pas ce que vous avez pensé et que je sais faire mon devoir. » Il s'empara alors de l'aigle que je voulais remettre à mon frère, et l'élevant avec transport, il dépassa le régiment d'une cinquantaine de pas, en s'écriant avec force : « En avant, le deuxième ! » Le régiment ne reconnut par l'ordre de son chef, et le capitaine Muller, avec sa taille athlétique, devint un point de mire pour les Russes. Il tomba pour ne plus se relever. Je sentis ma responsabilité : c'était moi qui lui avait remis l'aigle. Par un acte de courage inutile, elle allait tomber entre les mains des Russes, qui au feu, reprenaient l'avantage qu'ils perdaient à l'arme blanche. Les balles pleuvaient de tous côtés ; je me décidai à gagner en rampant, l'endroit où l'infortuné capitaine venait de tomber. Je fus assez heureux pour l'atteindre. J'entendais le sifflement des balles et des boulets, qui se croisaient au-dessus de ma tête ; mais, n'importe, il s'agissait de l'honneur du régiment. Le moment le plus difficile pour moi, fut celui où je dus dégager l'étendard de dessous le cadavre du capitaine. Ce colosse couvrait le drapeau de toute sa pesanteur et je ne pouvais pas me lever pour le soulever. Toujours à genoux, je dégageai la hampe de dessous le corps de notre brave et imprudent camarade, et je revins dans la même attitude au milieu des nôtres. Ce fut une satifaction générale pour tous ceux qui avaient assisté à cet incident, dont le récit m'a pris plus de temps que je n'en mis à exécuter la chose.

De retour au milieu des soldats, j'appelai à moi l'adjudant-sous-officier M..., en lui adressant ces simples paroles, que je n'ai pas oubliées, parce que depuis lors elles m'ont été rappelées plus de trente ans après : « Portez notre aigle au colonel, et dites-lui que le capitaine-adjudant-major vient de la sauver, alors qu'elle était exposée à tomber entre les mains de l'ennemi. Vous savez !... racontez !... «

En effet, M... prit le drapeau de mes mains et je repris le commandement du bataillon qui m'était confié dans ce moment. La perte de nos officiers était considérable; le colonel avait été gravement atteint et était hors de combat. Le terrain était jonché de nos morts et de nos blessés.

Malgré les pertes douloureuses que nous venions d'éprouver, j'ordonnai une dernière charge à la baïonnette ; elle eut le même succès que les autres; mais les Russes n'attendaient jamais longtemps: ils faisaient volte-face et recommençaient un feu nourri, que leur nombre rendait toujours plus redoutable. Après une lutte désespérée, que le 1er régiment suisse soutint avec nous sur la droite, nous reçûmes l'ordre de nous retirer et de rentrer à Polotsk.

La situation de cette ville ressemble un peu à celle de Lausanne. Dominée par un bois, comme celui de Sauvabelin, et construite en amphithéâtre, depuis les bords de la Dwina, c'était là que se trouvaient tous nos hôpitaux, tous nos approvisionnements, notre artillerie et les arsenaux du corps d'armée. *(A suivre.).*

Au **Bourg-Ciné-Sonore**, quatrième et dernière semaine du **Fou Chantant**. Le succès prodigieux qu'obtien ce film d'Al Jolson (depuis le 25 avril à l'écran du Bourg), justifie la prolongation de cette œuvre magistrale.

Le prestige de l'émouvant Al Jolson,
La sincérité de l'adorable Betty Bronson,
Le charme pervers de Joséphine Dunn et surtout
Le petit Davey Lée, si délicieusement attendrissant, font du

Fou Chantant

Le plus beau de tous les drames que l'écran nous ait offerts.

Tous les jours matinée à 15 h., samedi et dimanche deux matinées à 14 h. et 16 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RD
Le vrai chemisier-spécialiste
Ses CHEMISES sur MESURE et CONFECTIONNÉES, COLS, CRAVATES, SOUS-VÊTEMENTS.
Robert DODILLE
Lausanne Haldimand, 11

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois